

Présentation. George Sand voyageur

Jeanne Goldin

Volume 24, numéro 1, printemps 1988

George Sand, voyage et écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035736ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035736ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Goldin, J. (1988). Présentation. George Sand voyageur. *Études françaises*, 24(1), 3–7. <https://doi.org/10.7202/035736ar>

PRÉSENTATION

GEORGE SAND VOYAGEUR

Il peut sembler surprenant d'introduire ce numéro sur «George Sand : Voyage et écriture» par la somptueuse photo prise par Nadar alors que l'écrivain a la soixantaine. Lorsqu'on rêve à George voyageur, ce ne sont pas non plus les dessins de Musset, faits pendant le voyage en Italie, qui viennent à l'esprit : «George à l'éventail», «George à la balustrade», odalisques gracieuses et stéréotypées, au visage en amande, aux yeux noirs, aux bandeaux lisses, à la taille flexible dans la robe de mousseline, mais bien plutôt le gamin, l'écolier vagabond des premières *Lettres du voyageur*, avec le pantalon de toile, la casquette et la blouse bleue des courses en montagne, «marchant devant comme un soldat, chantant à tue-tête¹» ; ou bien, en route vers Vienne avec Haydn, comme «deux oiseaux de passage», Consuelo dans son costume de petit paysan slave, pantalon à grands plis, ceinture de laine rouge, baluchon sur l'épaule, dans un «changement de costume, si bien réussi, qu'il semblait être un véritable changement de sexe²». La George Sand de Nadar est sur le dernier versant de son voyage. La luxuriante perruque noire et épaisse, le drapé théâtral, les traits nobles un peu empâtés ont quelque chose du Louis XIV par Rigaud. Reine-Soleil romantique ! Mais au-delà de la gloire publique que semble consacrer le portrait, les yeux énigmatiques d'indienne, les grands yeux de sphinx, opaques et rêveurs, la lèvre épaisse et

1. A. de Musset, *la Confession d'un enfant du siècle*, dans *Œuvres complètes en prose*, Paris, Gallimard, 1960, p. 208.

2. *Consuelo*, les Éditions de l'Aurore, 1983, t. 2, pp. 28-29.

bonne, le sourire un peu triste disent la sérénité et la sagesse quotidiennement acquises sur le long chemin de la vie.

«Un voyage — écrit George Sand dans la dixième *Lettre d'un voyageur* — est l'abrégé de la vie de l'homme [...]. L'art de voyager, c'est presque la science de la vie³» ; et le beau portrait de Nadar illustre plus intensément, selon nous, l'intention de ce numéro et sa double progression. Progression chronologique des corpus : des *Lettres d'un voyageur* de 1834-1836 au petit texte de 1863 : «Ce que dit le ruisseau», en passant par *la Comtesse de Rudolstadt* (1843-1844), *la Mare au Diable* (1846) et *Histoire de ma vie* (1854-1855). Mais surtout glissement progressif du thème, du voyage réel à l'imaginaire, voyage intérieur, voyage dans la fiction, création littéraire et rêverie, Écriture et Lecture. C'est pourquoi le texte introductif de Louise Dulude, jouant librement avec le motif privilégié de l'oiseau et de la plume, se concentre sur l'Écriture et se suspend au premier déplacement essentiel d'Aurore, à sa montée à Paris en 1830, condition même de «L'envol de la femme-plume».

George Sand a voyagé. Après le séjour de l'enfant dans l'Espagne en guerre de 1808, celui de la mariée mélancolique dans les Pyrénées (1826) ou au Mont-Dore (1827), plusieurs voyages rythment la vie d'écrivain, réglée entre Nohant et Paris, de celle qui est devenue George Sand : Venise et les Alpes italiennes en 1833-1834 ; Alpes suisses en 1836 ou françaises en 1861 ; Majorque en 1838-1839, Rome et Frascati en 1855 ; sans compter les nombreuses excursions, à Fontainebleau (1833, 1837, 1855), en Auvergne (1859), à Tamaris (1861), dans la Normandie de Flaubert en 1866-1867, dans le Midi en 1868, dans les Ardennes en 1869, etc. Des voyages réels, Bernadette Chovelon et Annarosa Poli ont choisi un exemple privilégié : la découverte des Alpes et des lacs italiens. Car l'intérêt du voyage réel se trouve dans l'écho qu'il suscite, les choses que l'on apprend sur les autres et sur soi, les fantasmes qui s'y investissent, le ferment créateur qu'il introduit pour toujours dans une œuvre. Les lacs italiens, récurrents dans maints romans sandiens, illustrent dans l'article de Madame Poli cet enlacement du réel, des mythes personnels et de l'imaginaire.

Nicole Mozet passe également du parcours réel au parcours figuré dans les *Lettres d'un voyageur* ; du savoir-voyager dans la première et la dixième lettre au savoir-écrire dans la douzième, adressée au critique Nisard. Elle confronte le texte pervers et peu connu de celui-ci à la réponse de George Sand qui est une véritable méditation sur le statut de l'écrivain et surtout de la femme écrivain :

3. *Lettres d'un voyageur*, dans *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, 1971, t. 2, p. 900.

«Voyageur en quête d'un lieu d'écriture» ou comment l'on devient George Sand face aux figures du Pouvoir.

Les articles de Gloria Escomel et de Brigitte Lane prennent le voyage comme motif narratif et lient voyage et initiation. Le premier au sens propre, puisqu'il s'agit de «L'initiation de Consuelo» par les Invisibles à la fin de *la Comtesse de Rudolstadt*. Les différentes épreuves dans la fiction sont mises en regard avec les rites effectifs de la Franc-Maçonnerie et de leurs symboles, l'écart faisant sens, tant sur le plan de la création romanesque que sur celui des options politiques et philosophiques de George Sand. Le second élargit le thème du voyage-initiation. Brigitte Lane, qui est spécialiste du folklore, analyse le thème dans *la Mare au Diable*, par rapport à la tradition narrative du héros-voyageur, montrant comment l'auteur parvient à revivifier le thème en jouant sur plusieurs systèmes de référence : la tradition du conte populaire, un système culturel et symbolique plus large, l'iconographie évangélique.

«Où commence l'être et où finit-il ? — se demandera George Sand, dans *les Nouvelles Lettres d'un voyageur* — Ce n'est pas dans le mouvement ; ce n'est pas la faculté de locomotion, premier degré de la liberté sacrée [...]»⁴. Elle a pu rêver à «la voie droite et superbe», à «la route d'ivoire», «au chemin de justice»⁵, mais pour elle comme pour la plupart de ses héros, «arriver [...] c'est toujours revenir»⁶. Et *Histoire de ma vie* représente une autre sorte de voyage, retour au plus creux des origines, conjuration des monstres, effort pour saisir, inventer le fil d'une cohérence par l'Écriture et dans l'Écriture. C'est cela que suit librement Monique Bosco dans «La Nouvelle Aurore» d'une femme de 50 ans.

Nohant restera toujours le point d'arrivée des voyages ; les sommets enneigés des Alpes avaient toujours eu pour contrepoints les chemins creux de Berry, et les torrents de montagnes, les eaux de l'Indre ou de la Creuse.

Je voudrais tout saisir, tout embrasser, tout comprendre, tout savoir, et puis, après ces bouffées d'ambition déplacée, je me sens retomber de tout mon poids sur un rien, sur un brin d'herbe, sur un-petit insecte qui me charme et me passionne et qui, tout à coup [...] me paraît aussi grand, aussi complet, aussi important dans ma vie d'émotion que la mer, les volcans, les empires avec leurs souverains, les ruines du Colisée, le dôme de Saint-Pierre, le Pape, Raphaël et tous les maîtres, et la Vénus de Médicis par-dessus le marché⁷.

4. «De Marseille à Menton» (1868), dans *les Nouvelles Lettres d'un voyageur*, Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 136.

5. «Lettre d'un voyageur», n° 4, *op. cit.*, pp. 746 et 751.

6. «De Marseille à Menton», *op. cit.*, p. 149.

7. «La Villa Pamphili» (1857), dans *les Nouvelles Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 6.

C'est en écoutant «Ce que dit le ruisseau» que George en 1863, retrouve le sens de la poésie, «au point de convergence du voyage et de la voix». Promenade initiatique elle aussi, expérience mystique que nous décrit Anne Berger où le ruisseau emporte son auditeur attentif jusqu'aux confins du monde : «Toujours, toujours, partout, dans tout, pour tout, toujours.»

Nous retrouvons là, sur la page couverture, le regard de sphinx, vers la fin de «cette course agitée et pénible qui nous conduit du maillot à la béquille⁸», pensant au début du voyage :

Oh! Que l'on se voit bon marcheur, quand on est prêt à partir et qu'on a aux pieds de bons souliers tout neufs sortant de chez l'ouvrier! Je me souviens de cette impatience que j'éprouvais de me lancer dans la carrière avec ma chaussure imperméable. Qui pourra m'arrêter?, disais-je, sur quelles épines, sur quelle fange ne marcherai-je pas, sans crainte d'être blessé ou sali! Où sont les obstacles, où sont les montagnes, où sont les mers que je ne franchirai pas⁹?

Mais ce qu'elle regarde néanmoins, perdue dans une contemplation attentive, c'est la vie qui suit son cours inévitable, la vie précieuse et unique dans ses «modesties adorables» :

[...] si Dieu consentait à ce que je fusse un pur esprit, errant dans les abîmes de l'univers, je crois que, dans cette haute condition [...], tout à coup, au milieu de ma course effrénée, je m'arrêteraï pour regarder en badaud, une mouche tombée sur le nez d'une carpe, ou, en écolier, un cerf-volant emporté dans la nue¹⁰.

POST SCRIPTUM

Déjà en 1835, George Sand pensait que l'on s'intéressait trop à sa vie et que l'important était de lire ses livres. Il y a quelques années encore, à part quelques romans paysans, la plupart des titres étaient introuvables en librairie. Mentionnons rapidement l'effort énorme des rééditions :

Les Œuvres autobiographiques (G. Lubin, Gallimard, «Pléiade», 2 vol.) avec, entre autres, l'étonnante Histoire de ma vie, les Lettres du voyageur (également chez Garnier Flammarion) et le Voyage à Majorque (également aux éditions de l'Aurore et dans le Livre de poche). La Correspondance (G. Lubin, Classiques Garnier) en est à mars 1870 et au vingt-et-unième tome.

En ce qui concerne les romans, à part les rééditions éparses : les Beaux Messieurs de Bois doré (Albin Michel), le Marquis de Villemer (Casterman), les intéressantes Nouvelles (Éd. des femmes), Laura (Nizet), la Ville noire (Presses universitaires de Grenoble), Mademoi-

8. «Lettre d'un voyageur», n° 5, *op. cit.*, p. 772.

9. *Ibid.*, pp. 773-774.

10. «La Villa Pamphili», *op. cit.*, p. 7.

selle de Merquem (*édition critique de R. Rheault, Presses universitaires d'Ottawa*) et les articles des Promenades autour d'une table (Pirrot), il faut renvoyer aux maisons d'éditions suivantes :

Les Éditions d'Aujourd'hui (83120 Plan de la Tour, Var, France). Dans le cadre de l'édition du centenaire de la mort de George Sand (1986, 30 vol.), l'on peut trouver, entre autres, *Indiana* (également chez Gallimard, «Folio» et Garnier), le *Meunier d'Angibault* (également Livre de poche), le *Péché de Monsieur Antoine* (également aux éditions de l'Aurore), le *Compagnon du Tour de France* et les *Contes de Grand'mère* (les deux titres aussi disponibles aux éditions de l'Aurore). Mais surtout deux œuvres importantes : la *Lélia* de 1833 (les classiques Garnier offrent également les changements de 1839) et *Spiridion*.

Slatkine Reprints (case 765-1211 Genève, 3, Suisse). Réédition en offset de la *Daniella*, le *Dernier Amour*, *Monsieur Sylvestre* et surtout *Mademoiselle de la Quintinie*.

Les Éditions de l'Aurore (4, Bd des Alpes, 38241 Meylan, France) ont un programme à long terme de 109 romans. Depuis 1982, une quinzaine ont paru, en particulier le cycle essentiel de *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolsdadt* (3 vol.), le *Château des désertes*, *Jeanne*, *Tamaris*, *Horace*, *Elle et lui*, *André*, *Nanon établie par Nicole Mozet* et surtout la *Lélia* de 1839. Parmi les titres à venir : *Jean de la Roche*, le *Marquis de Villemer*, *Valentine*, le *romanesque Uscoque*, *Teverino*. Avec leur présentation aérée, les illustrations, ces rééditions visent ce large public que recherchait déjà George Sand.

Citons enfin *Les Amis de George Sand* et *Présence de George Sand*, revues qui diffusent toutes les informations concernant les nouvelles rééditions, ouvrages critiques, colloques, etc. *Présence de George Sand* en particulier (revue de l'Association George Sand co Nicole Courrier, Chemin du Parc, 38410 Uriage, France) offre, dans certains de ses numéros thématiques, des rééditions de textes ; par exemple : *Fanchette* (n° 11), *l'Auberge rouge* (n° 14), *Histoire d'un rêveur* et la *Prima Donna* (n° 17), les *Charmettes* (n° 19), *Garibaldi* (n° 20), *l'Agenda de 1866* (n° 30).

Jeanne Goldin